

Figurer l'anthropocène : J.-H. Rosny aîné, 1911-1912

Jérôme David, Université de Genève [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Jérôme David, « Figurer l'anthropocène : J.-H. Rosny aîné, 1911-1912 », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 101-109. doi.org/10.51777/relief17630

Figurer l'anthropocène : J.-H. Rosny aîné, 1911-1912

JÉRÔME DAVID, Université de Genève

Résumé

Deux romans de J.-H. Rosny aîné publiés coup sur coup, en 1911 et 1912 (*La Guerre du feu*, 1911, et *La Mort de la terre*, 1912), forment un diptyque qui suggère une histoire de la vie sur terre, des origines à l'extinction de l'humanité dans un avenir lointain. Les êtres humains y apparaissent responsables de leur propre disparition dans une chronologie où le début du xx^e siècle revêt une importance à la fois indéfinie, angoissante et décisive.

En 1911, puis 1912, J.-H. Rosny aîné publie coup sur coup *La Guerre du feu* et *La Mort de la terre*¹. En un an, l'écrivain balaie le spectre entier de l'humanité : des premiers *sapiens* traquant le feu en hordes au dernier être humain anémié par de nouveaux maîtres du monde biochimiques, les « ferromagnétaux ». Cette double ouverture du présent vers le passé immémorial des « âges farouches » et le futur lointain de la sidérurgie et du nucléaire a quelque chose de vertigineux. Les deux romans fixent des bornes entre lesquelles plusieurs centaines de milliers d'années se voient soudain comprises et ramassées, et pourtant ils ne se complètent pas en un récit suivi qui parcourrait toute l'histoire humaine. Le xx^e siècle y apparaît en creux, en pointillé, dans la jointure implicite des deux intrigues².

Chaque titre appartient en outre à un genre distinct, le roman préhistorique et le merveilleux scientifique, et leur amalgame de science et de fiction puise à des savoirs différents (géologie, zoologie, botanique et paléontologie, d'un côté, théorie de l'évolution, chimie et physique, de l'autre)³. Seule l'espèce humaine ne varie guère dans les deux romans : elle est d'emblée sentiente et douée de parole, jamais affublée de prothèses ni d'implants ; elle a toujours besoin d'air, d'eau et de chaleur (et d'amour) ; elle perd seulement un peu de son instinct au fil des millénaires. C'est que la permanence de l'humanité forme l'arrière-plan relative-

-
1. Les deux romans ont d'abord paru en revue, par bribes parfois dispersées, avant d'être publiés en volumes : pour *La Guerre du feu. Roman des âges farouches* (Paris, Eugène Fasquelle, 1911), dans *Je sais tout* (1909), *Akademos* (1909) et *La Grande Revue* (1910) ; pour *La Mort de la terre* (Paris, Librairie Plon, 1912), dans *Les Annales politiques et littéraires* (1910). Voir Gilbert Stevens et Jacques Detemmerman, *J.-H. Rosny, Bibliographie*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021.
 2. Sur le temps long dans l'œuvre de Rosny aîné, voir Roberta de Felici, « J.-H. Rosny aîné et sa "poétique du devenir" », *Elseneur*, n° 34, 2019, p. 89-99.
 3. Voir notamment Claudine Cohen, *L'Homme des origines. Savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Seuil, 1999 ; Philippe Clermont, « Science darwiniste et fiction spéculative. L'exemple de J.-H. Rosny aîné », *Revue Jules Verne*, n° 10, 2001, p. 50-57 ; Mélanie Bulliard, *L'Enjeu des origines : les romans préhistoriques de J.-H. Rosny aîné*, Lausanne, Archipel, 2001 ; Danielle Chaperon, « Préhistoire 1887. L'exotisme antérieur de J.-H. Rosny aîné », dans G. Ducrey et J.-M. Moura (dir.), *Crise fin-de-siècle et tentation de l'exotisme*, Villeneuve-d'Ascq : Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2002, p. 143-155 ; Marc Guillaumie, *Le Roman préhistorique. Essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2006 ; Birgitte Diaz et Clément Hummel (dir.), *Elseneur*, n° 34, *J.-H. Rosny aîné*, 2019.

ment stable d'une évolution plus décisive encore, celle de la « terre » – ou, mieux, de l'environnement sous le coup des interventions humaines. Autrement dit, l'arc temporel balayé par *La Guerre du feu* et *La Mort de la terre* suggère, par la tension née de ses deux extrêmes, le processus par lequel les êtres humains ont détérioré la terre jusqu'à se la rendre inhabitable. Plus encore, en emportant implicitement le début du xx^e siècle dans ce mouvement apocalyptique, ce diptyque romanesque suscite chez son lectorat une sorte de nostalgie pour l'effervescence des paysages primitifs en même temps qu'il le somme d'imaginer une fin alternative qui ne serait pas « la mort de la terre ».

Deux politiques de la littérature

Il y a donc deux politiques de la littérature à l'œuvre. L'anticipation vraisemblable des détériorations environnementales – jusqu'à cette hyperbole de l'extinction des mammifères (car quelques oiseaux survivront aux ferromagnétaux) – programme d'abord une prise de conscience, qu'on pourra qualifier de critique, sur les impasses de la modernité, de la révolution industrielle, voire du capitalisme⁴. Rosny aîné joue sans doute du contraste entre exubérance passée et insalubrité future pour situer notre propre temps dans ce scénario de fin du monde.

Que faire, *aujourd'hui*, pour éviter le pire ? *La Mort de la terre* le suggère par endroits. Tout d'abord, ne pas se flatter de maîtriser la nature, ne pas se fier au « vieux rêve » du salut par la technologie, ne pas se croire invincibles :

[la population humaine] se flattait de vivre prochainement de produits organiques élaborés par les chimistes. Plusieurs fois, ce vieux rêve parut réalisé : chaque fois, d'étranges maladies ou des dégénérescences rapides décimèrent les groupes soumis aux expériences. Il fallut s'en tenir aux aliments qui nourrissaient l'homme depuis les premiers ancêtres⁵.

Et quinze mille ans plus tard :

[l'être humain] s'était flatté, s'il ne pouvait vivre sans eau, de fabriquer celle dont il aurait besoin pour ses usages domestiques et agricoles ; mais les matériaux utiles devenaient rares, sinon à des profondeurs qui rendaient leur exploitation dérisoire. Il fallut se rabattre sur des procédés de conservation, sur des moyens ingénieux pour ménager l'écoulement et pour tirer le maximum d'effet du fluide nourricier. (*MT*, p. 32)

Jusqu'à cette fausse assurance qui sera démentie par le dénouement du roman :

Présentement, les ferromagnétaux ne nous inquiètent guère. Avec nos enceintes d'hématite rouge, de limonite ou de fer spathique, revêtues de bismuth, nous nous croyons inexpugnables. Mais si quelque

4. Voir Louise Lyle, « Reading environmental Apocalypse in J.-H. Rosny aîné's terrestrial texts », dans L. Lyle et D. McCallam (dir.), *Histoires de la terre. Earth Sciences and French Culture, 1740-1940*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2008, p. 219-234.

5. J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la terre et autres contes*, éd. présentée par R. Musnik, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2018 [1912], p. 31. Désormais *MT*.

révolution improbable ramenait l'eau près de la surface, le nouveau règne opposerait des obstacles incalculables au développement humain, du moins à un développement de quelque envergure. (p. 37)

Cependant, lorsque la narration opère des flash-backs (ou des analepses) jusqu'à notre époque, un autre péril mine l'avenir :

À des époques fort anciennes, aux premiers siècles de l'ère radio-active, on signale déjà la décroissance des eaux : maints savants prédisent que l'Humanité périra par la sécheresse. Mais quel effet ces prédictions pouvaient-elles produire sur des peuples qui voyaient des glaciers couvrir leurs montagnes, des rivières sans nombre arroser leurs sites, d'immenses mers battre leurs continents ? (p. 30)

Le danger ne surgit pas de cette sorte d'orgueil prométhéen dont Rosny aîné se fait par ailleurs le moraliste inquiet ou désabusé. Il naît de l'impossibilité, pour l'humanité, de *se représenter* le risque qu'elle encourt. L'obstacle ne tient plus à une erreur de jugement qu'une perspective critique se proposerait de rectifier en démystifiant les « vieux rêves ». Il est plus radical, puisqu'il opère à une profondeur où aucun rêve n'a lieu. Aucun cauchemar de la « mort de la terre » n'est possible au début du xx^e siècle : rien dans l'expérience vécue n'en est l'indice ou la trace. En altitude, les yeux sont éblouis par les glaciers ; en été, les corps se rafraîchissent dans les rivières ; sur les plages, on évite en sautillant la marée qui monte. Il n'y a aucun matériau propice à quelque rêverie d'assèchement que ce soit. La désertification planétaire est néanmoins prédite par « maints savants ». Il revient donc à la littérature de déployer dans une expérience esthétique ces « signalements » infimes que les mesures hydrologiques enregistrent année après année.

« Prendre conscience », dans ce second cas, n'implique pas d'abandonner une idée reçue pour une représentation plus vraie de la réalité, mais d'amener à la conscience une perception encore sans contenu d'un monde déjà menacé. La critique idéologique n'y suffit pas, du point de vue de la théorie littéraire, ni l'attention au « partage du sensible », parce que la littérature s'engage ici précisément *en-deçà* de la doxa et *en-deçà* aussi d'un commun tissé de participation et d'exclusion. Les théories qui valorisent les œuvres pour la tension qu'elles instaurent avec le sens commun manquent à décrire cette autre politique de la littérature. Pour qu'une telle tension ait lieu, en effet, il faut des représentations initiales que l'écriture va travailler, déplacer, réélaborer : une épistémè, des idéologèmes, comme on disait jadis, ou alors, pour employer notre lexique actuel, de l'inconscient social intériorisé (dans le sillage de Pierre Bourdieu⁶), des « évidences sensibles » (si l'on suit Jacques Rancière⁷), une culture (de masse, de classe, du viol, etc.). Mais quand les œuvres s'attachent à donner forme à ce qui n'a pas de représentations collectives, aucun lieu commun, leur action n'est pas de décalage ironique ou de démystification, ni même de reconfiguration émancipatrice. Si l'adjectif existait en français, on s'approcherait de ce que j'essaie de suggérer en disant que la littérature rend « expérientçables » des calibrages de la perception possibles, mais non encore advenus : en l'occurrence, la sécheresse à même les glaciers, les rivières, les océans.

6. Voir par exemple Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

7. Voir Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000.

Je ne sais pas s'il s'agit encore de « politique » de la littérature, à vrai dire – même à considérer ce mot, en son sens le plus large, comme appariement d'expériences singulières. Nous avons plutôt affaire à ce que la psychanalyse contemporaine a conceptualisé en termes de figurabilité⁸ : la littérature propose une relation inédite au sein de laquelle – le temps de la lecture, sinon après coup – des bribes de vécu jusque-là sans liaison avec le reste de nos représentations gagnent un nouveau relief psychique et la pertinence plus marquée d'une impression, d'une pensée ou d'une croyance.

La particularité du corpus que j'ai choisi, c'est que cette figurabilité opère en miroir de deux romans plutôt qu'au travers d'un seul texte. *La Guerre du feu* vire au pittoresque très daté, si on ne fait pas de cette régression littéraire vers les origines l'un des pôles d'une méditation sur la naissance et la disparition de l'humanité. *La Mort de la terre* frappe par son pathos un peu suranné, aussi longtemps qu'on ne rapporte pas sa distance temporelle presque loufoque – une masse de siècles dont on perd le compte au fil des pages – à un effort esthétique remarquable : forger l'échelle de temps qui puisse faire éprouver la destruction infiniment lente de nos conditions de vie sur terre. L'opposition des deux romans est spectaculaire. Aux origines, l'abondance :

La lumière s'éleva dans sa force. Elle roulait sur le marécage, fouillant les boues et séchant la savane. La joie du matin était en elle, la chair fraîche des plantes. L'eau parut plus légère, moins perfide et moins trouble. Elle agitait des faces argentines parmi les îles vert-de-grisées ; elle jetait de longs frissons de malachite et de perles, elle étalait des soufres pâles, des écaillures de mica, et son odeur était plus douce à travers les saules et les aulnes. Selon le jeu des adaptations et des circonstances, triomphaient les algues, étincelait le lis des étangs ou le nénuphar jaune, surgissaient les flambes d'eau, les euphorbes palustres, les lysimaques, les sagittaires, s'étalaient des golfes de renoncules à feuilles d'aconit, des méandres d'orpin velu, de linaigrettes, d'épilobes roses, de cardamines amères, de rossolis, des jungles de roseaux et d'oseraies où pullulaient les poules d'eau, les chevaliers noirs, les sarcelles, les pluviers, les vanneaux aux reflets de jade, la lourde outarde ou la marouette aux longs doigts. Des hérons guettaient au bord des criques roussâtres ; des grues s'ébattaient en claquant sur un promontoire ; le brochet barbelé se ruait sur les tanches, et les dernières libellules filaient en traits de feu vert, en zigzags de lazulite⁹.

A la fin de notre monde, l'aridité totale :

La sombre planète était comme vaincue. Ils voyaient s'avancer ses plaines sinistres, ses âpres rocs, et les monts semblaient se précipiter sur eux pour les anéantir. (*MT*, p. 89)

Il n'y a plus d'inventaire possible de la nature au temps des derniers êtres humains. La pauvreté du vivant n'appelle plus aucune liste de genres, d'espèces et de sous-espèces. Quand il est question des « douze cents » volatiles que côtoient encore les protagonistes, ce ne sont que des « bandes blanches d'oiseaux » (p. 19-20). Leurs particularités, leur diversité et leur beauté n'importent plus, car l'essentiel est perdu.

8. Voir César et Sára Botella, *La Figurabilité psychique*, Paris, In Press, 2007 [2001].

9. J.-H. Rosny aîné, *La Guerre du feu*, Paris, Babel, 1994 [1911], p. 16-17. Désormais *GF*.

De la figurabilité des urgences longues

En publiant à un an d'intervalle ces deux jalons extrêmes, Rosny aîné parvient, je crois, à tendre un cadre au sein duquel son époque peut éprouver son propre environnement sous de nouveaux contours. L'effet perdure un siècle plus tard, et pour cause. *La Guerre du feu* et *La Mort de la terre* ont pour horizon le terrestre comme tel¹⁰, ainsi que l'altération du climat par les humains, et leurs récits balisent une si longue durée qu'elle s'apparente à la *Big History* la plus contemporaine¹¹. Gaïa, l'hominisation, l'Anthropocène : il nous est loisible de traduire cette préoccupation des années 1911-1912 dans notre propre vocabulaire, tout en nous effrayant quelque peu de ces prédictions savantes de l'époque que nous n'avons toujours pas pleinement entendues.

Contrairement toutefois aux rapports du Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), dont la factualité n'a pas de répercussions sur ma phénoménologie quotidienne, sinon qu'ils teintent d'appréhension une strate de la réalité qui me demeure invisible, ces deux romans de Rosny aîné aiguïsent par leurs contrastes un seuil de figurabilité perceptible que franchissent soudain, en se liant, des stimuli sensoriels jusque-là insignifiants dans mon expérience ordinaire. Je discerne à mon tour la sécheresse dans des zones apparemment luxuriantes. Je remarque par exemple dans les rivières la raréfaction de certains poissons, de certaines plantes que la température croissante de l'eau indispose. Et je me souviens soudain des truites que je ne croise plus guère. Perception, mémoire : la figurabilité romanesque du dessèchement « aimante » – c'est une image prisée des Botella – toutes sortes de sensations flottantes, actuelles ou anciennes. Je suis à même de faire l'expérience concrète, vécue, remémorée, d'un glacier gigantesque en train de fondre goutte à goutte. Je mesure surtout le temps qu'il a fallu pour qu'il se forme, avant même nos chasses au mammoth, et les millénaires qui le séparent de sa fonte possible. Je vois l'avenir de la montagne, caillouteuse en toute saison, derrière ce bloc immense de glace qui m'éblouit. Je frémis à l'idée que des ferromagnétaux en teinteront de taches violettes les arêtes et les précipices.

Ma lecture de Rosny aîné me surprend moi-même. Pour un peu, j'en ferais un activiste de ce que Rob Nixon appelle les « urgences longues¹² ». Et pourquoi pas ? Le dispositif romanesque en diptyque sur lequel j'insiste tant – non seulement parce qu'il produit des effets esthétiques singuliers, mais aussi parce que sa publication coup sur coup le destinait à ce court-circuit des intrigues – répond aux « défis représentationnels » pointés par Nixon. *La Guerre du feu* et *La Mort de la terre* offrent une figuration littéraire de la *slow violence* environnementale :

Par *slow violence*, je désigne une violence qui se manifeste graduellement et hors de vue, une violence de destruction différée dispersée dans le temps et l'espace, une violence d'usure qui n'est précisément

10. Comme l'ont défendu récemment Sophie Gosselin et David gé Bartoli dans *La Condition terrestre. Habiter la terre en communs*, Paris, Seuil, 2022.

11. Dans sa formulation pionnière par David Christian, notamment (voir *Maps of Time : An Introduction to Big History*, Berkeley, University of California Press, 2004).

12. Rob Nixon, *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*, Cambridge / Londres, Harvard University Press, 2011, p. 3.

pas du tout envisagée comme une violence. La violence est habituellement conçue comme un événement ou une action à la temporalité immédiate, à la spatialité explosive et spectaculaire, et qui fait irruption dans un régime de visibilité instantanée et sensationnelle. Nous devons, je crois, penser une autre forme de violence, une violence qui ne soit ni spectaculaire, ni instantanée, mais incrémentielle et d'usure, et dont les répercussions terribles se font sentir sur une large gamme d'échelles temporelles. Nous devons donc aussi penser les défis représentationnels, narratifs et stratégiques que pose cette relative invisibilité de la *slow violence*. Le changement climatique, la fonte de la cryosphère, les épandages toxiques, la biomagnification, la déforestation, les conséquences radioactives des guerres, l'acidification des océans, et toute la cohorte des autres catastrophes environnementales si lentement en cours constituent des obstacles redoutables pour la représentation, susceptibles d'entraver de manière décisive nos efforts de mobilisation et d'action¹³.

Et plus loin :

Faire face à la *slow violence* exige donc que nous mettions en intrigue et donnions forme ou figure aux menaces informelles dont les répercussions mortelles sont dispersées dans le temps et l'espace. Les défis représentationnels sont redoutables, et ils demandent des manières créatives d'attirer l'attention publique sur les actes catastrophiques dont le spectacle est insignifiant sur le moment, mais les effets à long terme très significatifs. Intervenir représentationnellement [*to intervene representationally*] implique de forger des symboles iconiques qui incarnent ces calamités sans forme et de narrer des histoires où ces symboles infusent avec une urgence saisissante¹⁴.

Les deux romans de Rosny aîné sont à cet égard des « interventions représentationnelles » du début du XX^e siècle. On n'y décèle pas à proprement parler un engagement, c'est-à-dire une action guidée par des valeurs morales ou politiques à la fois cohérentes et explicites, mais une démarche moins intentionnelle, déléguée en quelque sorte aux genres en vigueur à l'époque (le roman préhistorique, le merveilleux scientifique) dans un dispositif de publication très rapproché qui dépasse les codes de chaque genre et génère sa propre puissance d'évocation. Les « menaces informelles » font récit par le drame au long cours de la désertification de la planète et de l'extinction de l'humanité. Et l'entre-deux temporel où surnage le présent des lectrices et des lecteurs demande soudain à être situé dans cette histoire – en un point précis, à partir duquel il deviendrait possible de *faire quelque chose* pour conjurer une menace au contenu désormais patent.

Fatuité d'outre-extinction

Mais Rosny aîné reste un écrivain que son écriture devance, même quand elle cherche à exprimer ses préoccupations les plus vives. Après que l'espèce humaine a disparu et que le monde n'est plus que pierres, l'esthétique qui prévalait dans *La Guerre du feu* est encore sensible dans *La Mort de la terre*. La fin des humains ne signe pas la disparition de ce qui peut être décrit et narré, bien au contraire : le nouveau règne des ferromagnétaux exige lui aussi son inventaire, sa nomenclature, son épopée ; il émerge, pullule, se ramifie, évolue en variétés

13. *Ibid.*, p. 2 (je traduis).

14. *Ibid.*, p. 10 (je traduis).

diverses. La terre meurt, mais le roman lui survit parce qu'il se trouve un nouveau réel à quadriller de ses mots choisis. Il faut citer longuement :

Leur composition [des ferromagnétaux] est singulière. Elle n'admet qu'une seule substance : le fer. Si d'autres corps, en quantité très petite, s'y trouvent parfois mêlés, c'est en tant qu'impuretés, nuisibles au développement ferromagnétique ; l'organisme s'en débarrasse, à moins qu'il ne soit très affaibli ou atteint de quelque maladie mystérieuse. La structure du fer, à l'état vivant, est fort variée : fer fibreux, fer granulé, fer mou, fer dur, etc. L'ensemble est plastique et ne comporte aucun liquide. Mais ce qui caractérise surtout les nouveaux organismes, c'est une extrême complication et une instabilité continuelle de l'état magnétique. Cette instabilité et cette complication sont telles que les chercheurs les plus opiniâtres ont dû renoncer à y appliquer, non pas même des lois, mais seulement des règles approximatives. C'est vraisemblablement là qu'il faut voir la manifestation dominante de la vie ferromagnétique. Lorsqu'une conscience supérieure se décèlera dans le nouveau règne, [...] elle reflétera surtout cet étrange phénomène ou, plutôt, [...] elle en sera l'épanouissement. En attendant, si la conscience des ferromagnétaux existe, elle est encore élémentaire. Ils sont à la période où le soin de la multiplication domine tout. Néanmoins, ils ont déjà subi quelques transformations importantes. Les écrivains de l'âge radio-actif nous font voir chaque individu composé de trois groupes, avec tendance marquée, dans chaque groupe, à la forme hélicoïde. Ils ne peuvent, à cette époque, parcourir plus de cinq ou six centimètres par vingt-quatre heures ; lorsqu'on déforme leurs agglomérations, ils mettent plusieurs semaines à les reformer. Actuellement, comme on l'a dit, ils arrivent à franchir deux mètres par heure. De plus, ils comportent des agglomérations de trois, cinq, sept et même neuf groupes, la forme des groupes revêtant une grande variété. Un groupe, composé d'un nombre considérable de corpuscules ferromagnétiques, ne peut subsister solitaire : il faut qu'il soit complété par deux, par quatre, six ou huit autres groupes. Une série de groupes comporte, évidemment, des séries énergétiques, sans qu'on puisse dire de quelle façon. À partir de l'agglomération par sept, le ferromagnétal dépérit si l'on supprime un des groupes.

En revanche, une série ternaire peut se reformer à l'aide d'un seul groupe, et une série quinquennale à l'aide de trois groupes. La reconstitution d'une série mutilée ressemble beaucoup à la genèse des ferromagnétaux ; cette genèse garde pour l'homme un caractère profondément énigmatique. Elle s'opère à *distance*. Lorsqu'un ferromagnétal prend naissance, on constate invariablement la présence de plusieurs autres ferromagnétaux. Selon les espèces, la formation d'un individu prend de six heures à dix jours ; elle semble exclusivement due à des phénomènes d'*induction*. La reconstitution d'un ferromagnétal lésé s'opère à l'aide de procédés analogues. » (MT, p. 34-36)

J'ai cité ce passage avec gourmandise, parce qu'on y sent le plaisir pris par Rosny aîné à composer ce qu'il appelle dans la préface originale des « entités inédites¹⁵ ». Les déclinaisons du « fer vivant » et l'instabilité magnétique lui fournissent matière à spéculer sur le type de conscience dont pourraient se doter de tels « organismes », tandis que des séries statistiques sommaires l'entraînent à imaginer un phalanstère de ferromagnétaux aussi ordonné que dans les utopies de Charles Fourier.

Cette joie créatrice et l'inquiétude écologique exprimée par le diptyque romanesque ne sont pas contradictoires. L'anxiété climatique ne concerne somme toute que les êtres vivants, et rien n'exclut que Rosny aîné n'ait hérité d'Élisée Reclus une sagesse presque cosmique, mêlant foi dans les cycles de régénération de la planète et enthousiasme de voir

15. Cette préface de 1912 ne figure hélas pas dans l'édition de 2018.

« combien est vivante aussi la grande terre qui porte sur son sein tous ces infiniment petits et les entraîne avec nous dans l'insondable espace¹⁶ ».

Il n'y a *pas encore* de place pour l'espèce humaine dans *La Guerre du feu* : le globe saturé d'immenses animaux, de plantes envahissantes et de minerais somptueux souligne « la petitesse et la fragilité de l'homme, l'humble vie errante qu'il était sur la savane » (*GF*, p. 43). Et il n'y en a *plus* dans *La Mort de la terre* :

Puis, la planète laissa prospérer l'homme : son règne fut le plus féroce, le plus puissant – et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie.

Et il y eut un temps où les énergies subtiles et les minéraux obscurs *semblèrent* eux-mêmes esclaves ; le vainqueur capta jusqu'à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes. (*MT*, p. 107, je souligne)

« Semblèrent », en effet, car le dernier représentant de l'humanité, aussi petit et fragile que ses plus lointains aïeux, également résigné face à une planète qui lui est redevenue hostile, va « s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux » : « Ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle. » (p. 107)

Cette humilité n'est pas exactement le propre de l'écrivain lui-même, puisque son écriture évoque au passé simple la souveraineté sans précédent de la Vie Nouvelle. L'histoire se termine par une extinction sans retour, mais le récit la raconte jusqu'au bout – et au-delà. Il reste donc en plein règne des ferromagnétaux quelque chose comme une capacité de témoigner de l'état de la planète, dont seul l'être humain s'est jamais déclaré le dépositaire (puisque, par ailleurs, les ferromagnétaux n'ont pas de littérature). Autrement dit, la foi dans l'exception humaine persiste ici sous la forme d'une conscience planétaire désincarnée mais scriptible, indissociable en ce sens de la faculté de symbolisation d'*homo sapiens*. Le roman d'anticipation, parce qu'il est d'outre-extinction, étend le temps de ses prophéties plus loin que le temps même des prophètes : on envisage certes la fin de l'humanité, mais narrée du point de vue indépassable des formes culturelles humaines.

La croyance s'avère en somme tenace, ici, dans l'existence d'une sphère symbolique autonome dont l'action propre se passerait de corps agissants. La conscience romanesque rôde encore après l'humanité : le monde continue à se raconter, mais sans la médiation humaine ; comme imprégné d'une puissance léguée par nos cultures éteintes, il se déploie de lui-même en listes, en descriptions, en intrigues. J'y vois pour ma part un « vieux rêve » du début du xx^e siècle hérité des romantiques : un parti pris de l'idéal, l'espoir placé tout entier dans la performativité intrinsèque du symbolique, de la culture, de la littérature.

Nous avons aujourd'hui fini par douter : intervenir « représentationnellement » sur les imaginaires ne change guère le monde ; et il importe peu de prétendre imbiber la réalité de nos simples prises de conscience. A quoi bon chanter des ruines, en effet ? Et que vaut ce chant qui se suffit à lui-même ? Un siècle après J.-H. Rosny aîné, la figuration littéraire des

16. Élisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, suivi de *Histoire d'une montagne*, Paris, Flammarion, 2017 [1880], p. 226.

altérations environnementales induites par les activités humaines contribue sans doute à conjurer l'apocalypse climatique, mais elle n'en est tout au plus qu'une condition nécessaire – et non suffisante.

Bibliographie

- BOTELLA César et Sára, *La Figurabilité psychique*, Paris, In Press, 2007 [2001].
- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- BULLIARD Mélanie, *L'Enjeu des origines : les romans préhistoriques de J.-H. Rosny aîné*, Lausanne, Archipel, 2001.
- CHAPERON Danielle, « Préhistoire 1887. L'exotisme antérieur de J.-H. Rosny aîné », dans G. Ducrey et J.-M. Moura (dir.), *Crise fin-de-siècle et tentation de l'exotisme*, Villeneuve-d'Ascq : Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2002, p. 143-155.
- CHRISTIAN David, *Maps of Time : An Introduction to Big History*, Berkeley, University of California Press, 2004.
- CLERMONT Philippe, « Science darwiniste et fiction spéculative. L'exemple de J.-H. Rosny aîné », *Revue Jules Verne*, n° 10, 2001, p. 50-57. À consulter sur revel.unice.fr
- COHEN Claudine, *L'Homme des origines. Savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Seuil, 1999.
- DE FELICI Roberta, « J.-H. Rosny aîné et sa "poétique du devenir" », *Elseneur*, n° 34, *J. H. Rosny aîné*, 2019, p. 89-99. doi.org/10.4000/elseneur.514
- DIAZ Birgitte et HUMMEL Clément (dir.), *Elseneur*, n° 34, *J.-H. Rosny aîné*, 2019. doi.org/10.4000/elseneur.440
- GOSELIN Sophie et BARTOLI David gé, *La Condition terrestre. Habiter la terre en communs*, Paris, Seuil, 2022.
- GUILLAUMIE Marc, *Le Roman préhistorique. Essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2006.
- LYLE Louise, « Reading environmental Apocalypse in J.-H. Rosny aîné's terrestrial texts », dans L. Lyle et D. McCallam (dir.), *Histoires de la terre. Earth Sciences and French Culture, 1740-1940*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2008, p. 219-234. doi.org/10.1163/9789401206419_017
- NIXON Rob, *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*, Cambridge / Londres, Harvard University Press, 2011.
- RANCIÈRE Jacques, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000.
- RECLUS Élisée, *Histoire d'un ruisseau*, suivi de *Histoire d'une montagne*, Paris, Flammarion, 2017 [1869/1880].
- ROSNY aîné J.-H., *La Guerre du feu*, Paris, Babel, 1994 [1911].
- *La Mort de la terre et autres contes*, éd. présentée par R. Musnik, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2018 [1912].
- STEVENS Gilbert et DETEMMERMAN Jacques, *J.-H. Rosny, Bibliographie*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021.